

## La Chinoise

Normand Chaurette

---

Number 32 (3), 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28483ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Chaurette, N. (1984). La Chinoise. *Jeu*, (32), 79–86.

## la chinoise

La Chinoise parle.

O

puis ce qu'elle a dit reste suspendu au bout de son regard, lien des étoiles aveugles qui rattache ses yeux à ma main. Ainsi que le départ ramène — des tableaux à la vraie vie, de ma main ouverte à une pièce ayant pour sujet l'été, de la Chinoise à sa sagesse ancestrale — à la stupéfaction, la douce terreur originelle. Elle lisait dans les lignes de ma main. J'étais inquiet. Elle leva la tête. C'est le typhon des mers de Chine qui passait dans l'oeil de la Chinoise. Mon destin n'avait pas besoin d'inquiétude.

*Ce qu'elle a vu dans ma main procède des ravages. Ce n'est ni la sentence ni le constat, il n'y a que le tonus de son verbe lorsqu'elle balbutie, attentive, qu'au-dessus des lignes mêmes du livre de mes paumes quelque chose l'a emporté sur*



Normand Charette. Photo: Luc Mondou.

l'amant; la sentence, l'absence de sentence, l'aspect sentencieux, je dirais de sa voix — ce qu'elle n'a pas dit, justement. Qui nous révélait à elle et à moi ce que nous savons depuis toujours: qu'hors du livre il n'y a pas d'amant, chose sue, dite. Tue: que de par le livre même cependant l'amant s'exclut, non plus, à jamais, à perte. À force d'encre et de disparition, de fait s'instaure en marge du journal intime le journal non existant, celui qui énonce l'amant créé de toutes pièces, comme on crée les pianistes. Qui ont à peine une âme, qui se substitue du reste à l'encre, qui, elle, ne se perd pas, parce qu'elle était là bien avant l'invention de l'âme.

C'est de *la Société de Métis* que je veux parler en parlant de mon amant d'un jour, à moins peut-être que je ne fasse rigoureusement l'inverse.

Il parle. Les mots chez lui entourent mon corps comme l'invitation au voyage. Il a du poète la voix de celui qui dirait son oeuvre. Il incite. Voici l'agneau, voici aussitôt le cheptel. Il décuple la seule avance qui lui est faite et l'amour n'en est que plus doux. Là tout n'est en effet. Que douceur. Etc. Lu: l'orange, le noir grain, la peau, bref, Java Moka la transition ce doute ce matin. Je l'aime tout d'un coup. Cela me vient toujours par surprise. Le beau garçon vient toujours comme un voleur. Partir, dit la promesse, au matin, en évoquant le sens des nuits, cadres des jours. Son odeur. C'est la synesthésique beauté. (Dans l'avion qui me ramène chez moi aujourd'hui, je prends des heures dans les nuages à l'évoquer. Presque autant qu'il en fallut, si je me souviens, à la chasser... Ainsi va le dragueur aérien. Tout chasser, voire assassiner, pour un temps plus tard créer le jeune homme et la mort.) On ne saura jamais distinguer la part du destin de la part du hasard. Il avait dit ce matin-là: la pièce qu'il veut que je lui écrive.

Nous nous aimions peut-être plus que l'on pense, oui, dis-je, je vous rencontrerai. Ils étaient quatre. Lui et ses copains. Extrait de l'interview: *Au contraire de ce à quoi je m'attendais, je me suis aperçu que nous nous aimions déjà beaucoup au bout seulement de quelques minutes. Ils étaient fascinants. Ils étaient beaux.* (. . .ils allaient peut-être devenir le vague miroir d'un fragment de carrière, mêlé de bonheur vrai, d'émotions, de premières aux larmes aux yeux et de: le public nous aime?)

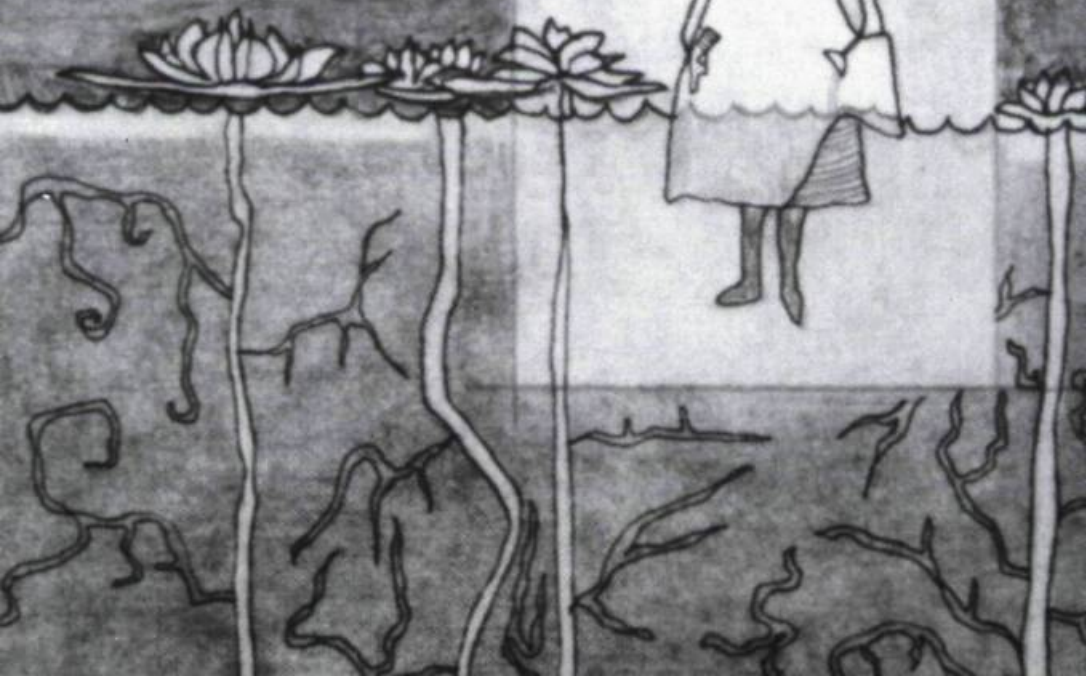
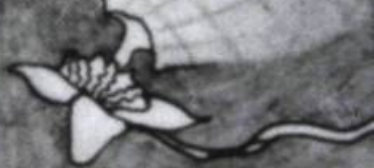
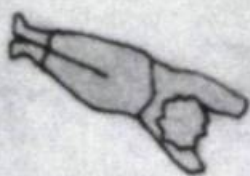
Il y avait eu d'abord, oui, l'idée du quatuor. *Ma non troppo!* Au vrai, il y eut, à la vitesse du son, l'idée des quatre portraits, mais j'entendais soit Borodine, soit Debussy — pour Pamela qui, chose dont j'étais enfin sûr, était folle. Puis le même soir, aux côtés de l'amant, il y eut Fellini, à qui je n'avais cessé, tout le jour, de demander conseil quant à une pièce sur la répétition, d'un quatuor à cordes. . . Drôle. Fellini ce soir-là. Venu diriger *la Prova d'orchestra* au cinéma Dauphin. Conseilla sagement de laisser tomber la musique et de me tourner effectivement vers la peinture. Ingres, Botticelli. *Des rôles immobiles et muets ne pouvaient mieux leur convenir.*

Oui, je les avais appréciés en les voyant. Ils étaient réellement fascinants. Celle qui allait devenir Zoé avait l'air hautain (je sus immédiatement qu'elle séparerait la glace du feu), elle souriait mais ce n'était pas un sourire. C'était l'air de dire: vous savez, moi, quand je commande un texte, j'entends qu'il soit fait sur mesure. Je ne veux pas de superficiel. Je ne veux pas de ces mots faciles qui sont là juste pour le rire, j'ai horreur du théâtre d'été. (*Pourtant Métis. . . le soleil, à quatre heures. . .*) Mais attention! Je ne veux pas de ces abstractions non plus, qui ne veulent rien dire la plupart du temps. . . le « poétal » . . . non, c'est passé. . . Zoé Pé naissait de son essence gadget et profonde. Elle émanait de ses naissances anciennes comme un cygne déjà sûr de son coup ailé et de son triomphe issu de périls aux yeux clos. Elle respirait la dimension de toute sa suprématie: ni concret ni abstrait, que de profondeur! Elle n'en pouvait plus des théâtres d'été à force de n'avoir pas ri et d'avoir inhibé le soleil en elle. Elle le voulait neuf, comme au jour de sa création. Tout s'inclinait en sa faveur, à son désir qu'elle émettait au bout de l'index, elle ressemblait au poli de l'ivoire disséminé par le joyau qui sut distraire l'Ambitieuse.

L'autre faisait la moue. Mais ce faisant, elle était belle. Je sus en la voyant qu'elle s'appellerait Pamela. Il fallait envisager des trésors pour elle, des trésors que le commun des mortels ne pourrait pas voir. La folie avait passé par cette tête, dans la vie comme au théâtre, et j'entendais déjà qu'elle se pâme là, sur les planches, par devant et contre les feux de Métis, éblouissants que pour elle, *nothing but lost love somewhere in a dreadful dream state*. Alabama. Arizona. Alaskienne étendue d'une tête qu'un soleil irradie d'espoirs mort-nés. Pamela n'aurait pour tout emblème que la glace mensongère du cristal, et elle serait apte à enlever la vie aux autres.



Fêtes d'automne, dans la production du Théâtre du Nouveau Monde. Photo: Isabelle Bleau.



Hedda et Nora étaient de la fête. Autour de la petite table, tous les soupirs d'Ibsen se promettaient phrases citées et plagiats absous. Le fameux *Cela, je ne peux pas le supporter* revenait dans tous mes textes. Et le *Déjà?* ravalé alors que s'accroche désespéré le regard chatte de la femme mariée sur les pistolets du général Gabler, je comprenais en voyant Casimir pourquoi Henrik Ibsen et Tennessee Williams s'étaient écrits de si beaux rôles de femmes.

C'était un danseur. Le soir, pour gagner sa vie. Jusqu'aux petites heures. Rentré au matin et lisait les grands rôles. Inquiet peut-être de ce qu'il n'était pas déjà un personnage, et il y aurait beaucoup à dire sur Casimir, sur son espèce de nullité. Mais ce seraient des paroles trop volubiles, comme sa présence qui constituait une énorme bavardise. L'homme d'affaires du groupe. S'étant bien mis martel en tête qu'il rencontrait un artiste. Donna ses coordonnées, à l'instar des deux autres, son zodiaque et son âge. *Il ne me manquait que l'heure exacte de sa naissance. Mais il est beau de penser que l'auteur, comme le charlatan de la foire, écrit des rôles selon le signe et l'ascendance.* Après l'éclat fulminant du Lion de Zoé et la pâleur effrayante de la Vierge qu'était Pamela (c'était la Vierge en interrogation — comme la Dialectique à Venise), Casimir m'offrait un bien nul Poisson. Un peu truite. Pour tout dire. (Je pensais aux trois cents goupis que j'avais déjà assassinés, ne sachant plus trop qu'en faire, d'une pastille de chlore. Casimir sirotait son jus d'orange.) Il attendait, béat, l'ami de mes amis, que je lui dise, comme je venais de le faire avec beaucoup trop d'empressement pour les deux autres, la teneur et la facture de son personnage, je te vois bien d'ici, ta grande sensibilité, je te ferai émouvant, je te donnerai le nombre que tu voudras de monologues, je te comblerai d'or et tu sortiras de scène, *divino*, qu'attendait-il au juste? Je ne savais pas. Et ne sachant pas, l'idée du ridicule m'envahissait, grand comme une gêne. Casimir allait naître plus tard, au terme de tergiversations que la nécessité déclinait.

De voir avec quelle simplicité toute enthousiaste ses copains rencontraient l'auteur (que j'aime et qui m'aime, Zoé l'avait deviné), l'amant jubilait sans doute. Il s'effaçait durant la rencontre, tout cela se passait avec une certaine extase. On s'adonnait allégrement au jeu des démystifications (aujourd'hui je le sais, c'était le jeu des portraits!) — Zoé rayonnait. Elle échangeait des regards entendus avec Pamela. Cercle uni, cercle sélect. Salut les copains. Mon amour: il ne demandait rien d'autre en retour. Il ressentait, comme seuls les amants nouveaux savent ressentir (il était un artiste), avec plénitude, la tête ravie, celle du tendre et du magnifique. Il était entouré de merveilles, quelque chose l'attendait quelque part. Octave naissait des multiples dessins angora que l'amant à son insu m'avait prodigués la nuit, et à l'inverse de Casimir que je n'aimais pas, Octave me posait le problème du déjà trop su, du trop évanescant aussi. *Comment faire parler un tableau*, que des distances me suggéraient, que l'amour, que l'amour . . . Le hasard quelquefois ne compte pas. Il y eut l'amant ce jour-là, il y eut sa société. Quatre personnages qui sont d'abord et avant tout des tableaux. Voici donc une pièce qui se pose à la limite de ce que voudrait dire une toile abstraite. Il y a dans la tête de chacun de mes personnages ce fleuve barré, ces couleurs grises, des monochromes, d'immenses plages de blanc où de fausses perles interrogent et raccordent, tour à tour, le cours des phrases. *Et ce*

*La Société de Métis*, publiée chez Leméac, compte quelques-uns de ces dessins attribués à « Hector Joyeux, peintre naïf », et créateur fictif des quatre tableaux qui se donnent la réplique dans la pièce. Le dessinateur se trouvant ainsi transformé en auteur, cet auteur serait-il à son tour le peintre?

*cinquième personnage, celui qu'on ne voit jamais à Métis. Cet auteur-là ne fait qu'écrire, il ne se mettra pas sur la scène. . .*

Ni lui ni moi ne savions, dans notre délire commun — ardent délire, mais serein, consenti, taciturne, bref comme la nuit —, que *la Société de Métis* allait se jouer beaucoup plus tôt que prévu, cela, non, nous n'aurions même pas pu le prédire. *L'idée engendra le texte, qui engendra l'idée du réel qui dépasse la fiction, si vous voulez. Et si j'étais auteur de romans à succès, eh bien, j'écrirais quelque part, en italique, qu'une femme aujourd'hui, qui ressemble étrangement à Catherine-Hernani-Zépher-Zoé de la Tour, cherche à m'assassiner.* Passer d'un acte à l'autre. De la nuit de l'amour à la nuit de la mort, qui de nous deux serait mort le premier pour l'autre? C'est qu'au détour du plus naïf romantisme s'étale toujours sur son flanc la mièvrerie acceptable, qui rend commune l'idylle il est vrai, mais qui lui confine aussi des horizons qui cherchent à en redire sans cesse la bavure. Tantôt l'un tantôt l'autre.

Nous nous sommes revus. C'était au cours du même été. Il y avait des mois. J'étais ailleurs, lui aussi. Tous les deux au jardin, dans un centre-ville. Des amants à droite et à gauche, ça croulait. Il y avait à côté de moi Gilles le lecteur habile, le premier, celui qui dure et qui est là bien avant, l'oeil. Octave est aveugle. Il dit: non, ce n'est pas le plaisir, qu'est-ce que c'est? Il dit encore: demain . . . s'il est seul . . . j'irai à lui, ou j'attendrai qu'il vienne . . . (C'est pour moi le seul temps où je puis retrouver l'autre. Il y est ce soir, nous y sommes.) Octave: le seul mot qui désigne l'amour qu'en tant que mot qu'en tant qu'amour ne veut rien, rien, ne signifie rien — fait sens pourtant lorsqu'il exclut de l'être l'idée de tranquillité. Octave et moi ne sommes pas tellement tranquilles. Il m'a dit simplement ce soir: je vais bien. Et Zoé? (Et Manon, et Mandoline?) Oh, elle t'aime bien, elle ne t'en veut pas trop. Et Pamela? Il s'insurge. Puis avec lassitude: je ne comprendrai jamais . . . tu avais écrit pour nous. C'était à nous. Ton agent est un monstre. (Zoé ne te pardonnera jamais.) Puis il dit: son agent . . . son agent . . . ces plages de la Nouvelle-Angleterre . . . il parlait de son agent comme s'ils étaient partis pour la vie . . .

*Le plus étrange, c'est que jamais les quatre acteurs n'avaient été autant dans la peau de leurs personnages qu'au moment de la négociation. Eux qui s'étaient montrés réticents et déroutés au moment des lectures, ils étaient devenus on aurait dit l'incarnation parfaite de ce que j'aurais tant voulu d'eux. L'une se débattait avec l'énergie et la singulière arrogance de Zoé Pé qui voit une pièce écrite exprès pour elle lui filer comme de l'eau entre les doigts. L'autre, Pamela, faisait la moue et regardait l'heure à son poignet, avec à la fois nonchalance et obsession, toute préoccupée qu'elle était de ne pas rater un autre rendez-vous; et lui, il était plus beau que d'habitude ce soir-là, il était complètement assujéti à l'énormité de la situation: il constatait avec cette parcelle de tragique qui aurait tant convenu à Octave et la fuite et le désastre. Quant à celui qui devait jouer Casimir, l'homme d'affaires du groupe, non seulement s'était-il déguisé en producteur de Hollywood, mais il s'empêtrait dans des contre-propositions par lui rédigées, qui n'avaient ni queue ni tête et que mon agent n'avait d'autre choix que d'écouter patiemment avant de les réfuter pour ne pas l'achever totalement dans le grotesque. En outre, comme si l'agent avait été de connivence avec la fiction, il avait pris soin de m'isoler et de me demander le silence de façon à ce que l'oeuvre demeure en la possession de celui qui l'avait produite sans que ce dernier n'eût jamais à entrer en scène.*

Depuis, il a entrevu quelques-unes des ironies que ni raison ni procès n'explique. Destin? Hasard? Ni l'un ni l'autre? Malgré les magies, le scénario était vraisemblablement le même que pour les autres splendeurs masquées de la terre des regards. Émile, de sa loge au récital, m'avait depuis peu pardonné mes trahisons. Et la petite Joa en avait vu bien d'autres! Jolie comparaison... Et si Charles Charles avait vécu? (Tu joueras dans *Provincetown*.)

Un soir, il sera reçu chez moi, splendide, inouï, plus encore ce jour-là que jamais, que ce jour où l'idée des quatre portraits me vint après la nuit. Et comme c'est bien de perdre la tête! L'avoir saisi sur le vif, et lui dire: ce soir, tu restes. Ce soir, je t'emporte avec moi et je trompe l'écriture. Le magnifique! À lui tourner la page on le gratifie. C'était la dernière version de *la Société de Métis*. Au terme de toutes les additions, anciennes et nouvelles, éprises d'apocalypse où les dames aux grands chapeaux dansent dans les marais proches du manoir de Zoé Pé, Octave est l'histoire en son entier marquée de ses ténèbres concluantes candeurs, ne veut pour aucun rôle changer Octave d'un demi ton tant il est Octave, à jamais... (mais non, reste



Quel reflet du miroir? *Fêtes d'automne* au T.N.M. Photo: Isabelle Bleau.



l'espoir, verdâtre) . . . pris dans les toiles de l'araignée Pé, invulnérable à la morsure, mais hésitant, trébuchant parfois, entre le naturel de Zoé et le glamour de Pamela. À jamais? Nul ne peut dire. Pas même l'amour ne va à jamais.

Le dire échappe à tant d'autres fleuves. Tout s'épanche, se déverse en estuaires défaits, au profit d'un pari lointain, enjeu tabou d'une façon d'être et d'aller au-delà — dans l'au-delà? — toujours plus vite et plus près du vertige, avant le cri, la crise qui n'a lieu. Nul endroit. Qu'une table à la chandelle, qu'une grande pièce déserte, le rouge au dix-neuvième où il me demande parfois — mais parfois est déjà souvent en regard de la mystérieuse fascination du propos: est-ce que tu es malheureux? qu'il en rêve . . . de tout avoir et d'être perpétuellement malheureux (il y a beaucoup de toi en Zoé . . .); dans quel cinéma déjà s'est-il épris de cette image? Et moi de lui répondre: mes pièces n'iront jamais dans les cinémas de répertoire. Il faut les lire plusieurs fois avant de les comprendre, c'est toi qui l'as dit. Ou dans quel roman? L'alliage de ces notions a quelque relent de contemporain romantisme, au fait il faudrait que je lui demande. Ces questions, elles lui viennent de Zoé (la vraie?) d'une certaine manière, mais d'une Zoé inhérente à son aura depuis bien avant que Zoé ne germe en moi. La problématique de l'écriture et de l'argent le fascine à un tel point que depuis elle me fascine aussi. Et l'écriture face à elle seule, dans son fleuve: des jours où je me dis: c'est à moi qu'il faudrait que l'amant réponde, que j'apprenne de lui. « Ma pièce est écrite au détriment de l'amour et à l'addition de notre souffrance. » Et la beauté garde son statut de glace sur la pièce montée au midi du banquet; qui plaît ou qui déplaît, qui prend au coeur ou qui l'égorge, qui souvent est de trop, mais ici, la nôtre qui flambe, gouverne. Désordre et beauté. Le luxe s'acquiert à l'intérieur. Vole. Se vole et se ravit. Bonheur du luxe qui s'illumine lui-même en tant qu'aspect de son luxe. Narcisse était riche.

À jamais? Nul ne peut dire. Pas même l'amour ne va à jamais. Octave, le temps, l'intervalle, un texte, qu'on évaluera plus tard, tel qu'un touriste en un musée de la côte évaluera l'esquisse anonyme, passera peut-être l'épreuve d'à jamais, en dépit des renoncements et de la névrose, prescriptions telles que tues par la plainte du Concorde qui prend son envol à *John-F.-Kennedy Airport*, par le tombeau de Carl Octavius Münch, par les *Danseuses* de Degas, par la pyramide de Khéops, la lune des moissons, et la Chinoise.

**normand chaquette**